

Lacan Quotidien



N° 812 – Jeudi 17 janvier 2019 – 10 h 24 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Marchands de bonheur

EN AVANT

Don't worry, be happy

Oh la la la langue ! la chronique de Monique Amirault

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

L'absence de guerre de David Hare par Hélène de La Bouillerie



Don't worry, be happy

Oh la la la langue ! la chronique de Monique Amirault

Définir le bonheur, comment l'atteindre, a été depuis l'Antiquité, du domaine des philosophies sur lesquelles chacun pouvait s'orienter dans sa quête d'un idéal, d'une morale, d'un style de vie. Aujourd'hui où le bonheur n'est plus une discipline, les préceptes des sages antiques ou des religions reviennent sous forme de techniques, de « recompositions flottantes », de modes d'emploi, de gymnastiques de l'esprit ou du corps, vidés de sens et réduits à de lamentables gadgets pour pallier la douleur d'exister contemporaine.

Freud, puis Lacan, subvertissent l'idéal du bonheur. Le premier, lorsqu'il constate que « le programme du principe de plaisir est absolument irréalisable ». Tout l'ordre de l'univers s'y oppose ; on serait tenté de dire qu'il n'est point entré dans le plan de la « Création » que l'homme soit « heureux » (1). Et Freud est conduit à soupçonner que se « dissimule là quelque loi de nature invincible », un réel qui concerne notre propre « constitution psychique » (2). Si « bonheur signifie satisfaction des instincts » (3), il conclura qu'il est d'abord « un problème d'économie libidinale individuelle. Aucun conseil ici n'est valable pour tous, chacun doit chercher par lui-même la façon dont il peut devenir heureux » (4).

Lacan introduit ce qui vient faire obstacle à l'idéal du bonheur pour tous, tel qu'il s'exprime dans la politique par la formule : *Il ne saurait y avoir de satisfaction d'aucun sans la satisfaction de tous* (5) Il situe dans le désir ce qui vient faire objection à cette satisfaction : « La mise en ordre du service des biens sur le plan universel ne résout pas pour autant le problème du rapport actuel de chaque homme, dans ce court espace de temps entre sa naissance et sa mort, avec son propre désir. » (6) La voie du désir n'ouvre pas sur le bonheur. Plutôt ces deux voies s'opposent-elles : « Le bonheur, écrit Lacan, se refuse à qui ne renonce pas à la voie du désir. Ce renoncement peut être voulu mais au prix de la vérité de l'homme. » (7)

Ni le désir ni la vérité ne se proposent aujourd'hui pour orienter les sujets. À ces signifiants, en voie d'obsolescence, a succédé la promotion d'un bonheur *ready made* et d'un droit à la jouissance, non seulement désormais encouragée, mais devenue obligatoire, selon la logique du surmoi pour lequel tout ce qui est permis devient obligatoire. « Nous sommes au point où le discours dominant enjoint de ne pas avoir honte de sa jouissance. Du reste, oui. De son désir, mais pas de sa jouissance. » (8)

Le bonheur à portée de main

En 1960, Lacan énonce ainsi la morale du pouvoir, du service des biens : « Pour les désirs, vous repasserez. Qu'ils attendent. » (9) Nous n'en sommes plus là. Une science du bonheur est née qui, appliquée à tous les domaines de la vie quotidienne et gouvernée par une pure logique de marché, a fait du bonheur cette marchandise idéale qui invite, sans attendre, à une consommation infinie, sur fond d'une conviction partagée par la psychologie positive et les économistes du bonheur, à savoir que « le bonheur serait une notion objective, universelle, susceptible d'être mesurée de façon impartiale et exacte » (10). Le bonheur se construit et s'apprend. Chacun a donc la possibilité d'y accéder s'il le veut bien et la richesse comme la pauvreté, le succès comme l'échec, la santé comme la maladie seraient de notre seule responsabilité. « Il n'y aurait donc jamais de problème structurel, politique ou social, mais seulement des déficiences, des dysfonctionnements psychologiques individuels à traiter et à améliorer. [...] La tyrannie du bonheur fait en effet peser sur le seul individu le poids de son destin social. » (11)

Edgar Cabanas et Eva Illouz, dans un ouvrage très documenté – *Happycratie, comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies* – reconstituent les origines et explorent les conséquences et les implications de cette nouvelle science du bonheur.



L'*happycratie* nomme cette injonction permanente au bonheur considéré comme l'horizon de l'accomplissement personnel, du *best possible self* (BPS). L'industrie lucrative qui a pris racine sur ce terrain offre aux sujets contemporains *lathouses* et gadgets aussi futiles qu'éphémères. Portée par des psys, des coachs (coach de vie, coach conjugal, coach de carrière, etc.), promue par des émissions de radio, de télévision, par des manuels, des blogs,

des kits spécialisés ou des applications pour téléphones, cette pseudoscience propose un bonheur reformaté par la « psychologie positive », à la portée de tous, depuis le *module d'entraînement à la résilience* jusqu'au stage de *méditation orgasmique*, en passant par les listes d'astuces simples pour « être positif au quotidien » ou augmenter son « niveau de bonheur ».

Il s'agit de prendre sa vie en main, d'apprendre à sourire, à bannir les phrases négatives... Être heureux : un travail à part entière mené sur soi-même !

C'est ainsi que le « développement personnel », malgré ou à la mesure de l'indigence de ses outils et de ses concepts, fournit au *management* un outil pour détourner l'insatisfaction et les aspirations des citoyens et faire barrage à la dépression, au *burn out*. Ce n'est plus : *Continuez à travailler. Que le travail ne s'arrête pas. [...] Pour les désirs, vous repasserez*, c'est : *Soyez heureux et vous réussirez*. L'aptitude au bonheur, la *positive attitude* sont devenues, dit Eva Illouz, « qualités professionnelles à part entière. [...] Être heureux est un gage de productivité et de flexibilité » (12).

Le concept de Bonheur national brut (BNB), prôné par le jeune roi du Bhoutan en 1972, a fait son chemin, témoignant de sa valeur politique. Aujourd'hui, le bonheur est présent au palmarès des villes ou des pays. Les Émirats arabes unis ont créé un *ministère du Bonheur* et le *Coca-Cola Happiness Institute* se donne pour mission, partout dans le monde, de publier annuellement des *happiness barometers*. Enfin, depuis 2012, le 20 mars a été proclamé Journée mondiale du bonheur et du bien-être par l'Assemblée générale des Nations Unies. Le monde nage dans le bonheur.



La langue de l'happycratie

Qu'est devenu le désir ? Aujourd'hui, on ne désire pas, on se fait plaisir, on « gère ». On ne gère pas seulement son budget, ses affaires, on gère aussi sa famille, ses enfants, son corps, ses émotions. On se gère soi-même. De nouveaux éléments de langage apparaissent : rebondir, positiver, fonctionner ou dysfonctionner, *burn out*, *coaching*, etc. Le préfixe *auto-* largement présent – autopromotion, auto-thérapie, auto-management, auto-guidance, *self-help*, etc. –

témoigne du formatage de l'individu par la psychologie positive. Une figure émerge, celle du *psytoyen*, qu'Eva Illouz définit comme « quelqu'un qui ne vit plus sa relation à la société à travers un grand récit collectif politique, mais en tant que sujet isolé ayant un projet personnel et psychique à réaliser : la quête de son moi authentique [...] gigantesque entreprise de recyclage du négatif en ressource positive » (13).

À côté de ces éléments de langage qui témoignent de l'incitation à l'*auto-*, il faut noter les modifications qui se sont introduites, ces dernières années, dans la grammaire de la pulsion, signant le règne de l'Un-tout-seul. Car pour être vraiment soi, condition du bonheur, il s'agit de ne plus passer par l'Autre, suivant en cela l'injonction : « Cesser de faire plaisir pour être vraiment soi ». Le sujet se traite lui-même comme un objet à valoriser, ne voulant rien savoir de l'objet marchand que par là même il devient. Dans certaines formes verbales, la préposition qui fait lien avec l'autre disparaît : il faut « se faire plaisir » (et non « faire plaisir à »), formule qui donne lieu à un néologisme branché : « se faire *plaiiz* ». On ne vous souhaite plus, par exemple, de bien profiter *de* votre voyage ; on vous pousse simplement à « profiter », ce qui alors change de sens et concerne le profit tiré par le corps, la boursouffure de jouissance du corps. Le sujet n'est plus complété par l'objet ; il est lui-même l'objet. Les publicistes savent user de cette sémantique pour flatter ce nouvel ego – *Faites-vous plaisir avec nos promos* – et créer de nouveaux signifiants. Dans le métro parisien, nous avons pu voir récemment d'immenses panneaux où les tranches de jambon *Aoste* étaient accompagnées de définitions telles que : « *Solovourer* (v.tr.) Savourer avec soi-même les irrésistibles tranches de jambon *Aoste* » ; « *Egoffrande* (n.t.) Se dit d'une tranche de jambon *Aoste* que l'on offre à soi-même ».



Restituer l'instance du signifiant-maître

Il y a des *discours qui tuent* (14). Il y en a d'autres qui, sous couvert de vouloir votre bien, par les voies d'une *com* puissante amplifiée par les techniques actuelles, vous anesthésient, vous formatent, vous ligotent, dans les prisons dorées et consenties d'un monde où chacun est réduit à une unité marchande.

Si l'objet règne au zénith, l'outil pour le promouvoir reste la langue. C'est elle qui toujours commande. Les régimes totalitaires, tout comme le discours capitaliste, savent forger une langue propre à réduire la parole et à formater la pensée. La psychanalyse fait,

elle aussi, fond sur la langue, mais *a contrario* d'une novlangue qui procède par slogans et injonctions, elle « pousse le sujet à s'intéresser à sa singularité, au signifiant qui lui est propre, [...] à extraire sa marque individuelle qui ne se laisse pas résorber dans l'universel » (15). Il revient plus que jamais à la psychanalyse d'œuvrer pour que le sujet contemporain ne cesse pas « d'être représenté par un signifiant-maître qui vaille » (16). Pour autant, Lacan réfute l'idée que « notre culture se poursuive dans des ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice. Celle-ci, au contraire, dit-il, n'a pas cessé d'y militer pour renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met à jour » (17). Autre manière de rappeler que la psychanalyse ne doit pas rendre les armes devant les impasses de la civilisation.

La politique de la psychanalyse n'est pas une politique du bonheur, du « *primum vivere* comme valeur suprême, la vie ignominieuse, la vie ignoble, la vie sans honneur » (18). Mais une politique du symptôme, porteur de la « chance inventive » (19) du parlêtre et soutenue par une érotique du désir – désir toujours hors normes, au « caractère paradoxal, déviant, excentré, voire scandaleux, par où il se distingue du besoin » (20).

Lacan, plutôt que le bonheur, préférerait la gaieté, affect de celui qui, allégé de toute espérance, ne recule pas devant le réel. « Je suis gai, disait-il, gamin même on dit : je m'amuse. [...] C'est vrai. Je ne suis pas triste. Ou plus exactement, je n'ai qu'une seule tristesse, dans ce qui m'a été tracé de carrière, c'est qu'il y ait de moins en moins de personnes à qui je puisse dire les raisons de ma gaieté, quand j'en ai. » (21)

Saurons-nous suivre Lacan pour participer, dans la culture, à « renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain » et trouver les voies politiques pour partager les raisons de notre gaieté ?

1 : Freud S., *Malaise dans la civilisation*, PUF, 8^e édition, 1981, p. 20.

2 : *Ibidem*, p. 32.

3 : *Ibidem*, p. 23.

4 : *Ibidem*, p. 30.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1986, p. 338.

6 : *Ibidem*, p. 351.

7 : Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 785.

8 : Miller J.-A., « Note sur la honte », *La Cause freudienne*, n° 54, p. 19. Cf. aussi, Laurent É., « L'honneur ordinaire de l'être parlant », *Élucidation*, n°4, sept 2002.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *op. cit.*, p. 363.

10 : Cabanas E. et Illouz E., *Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Éd. Premier Parallèle, 2018, p. 55.

11 : Illouz E., interview, *Télérama* n°3583, 15-21 septembre 2018.

12 : Illouz E., *idem*.

13 : Illouz E., *idem*.

14 : « Les discours qui tuent », Forum Européen, Université Saint-Louis, Bruxelles, 1^{er} décembre 2018.

15 : Miller J.-A., « Note sur la honte », *La Cause freudienne*, n° 54, p. 15.

16 : Miller J.-A., « Note sur la honte », *op. cit.*, p. 13.

17 : Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Seuil, p. 283.

18 : Miller J.-A., « Note sur la honte », *op. cit.*, p. 12.

19 : Lacan J., *Discours aux Catholiques*, Seuil, 2005, p. 21.

20 : Lacan J., « La signification du phallus », *Écrits, op. cit.*, p. 690.

21 : Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 363.

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

L'absence de guerre de David Hare

par Hélène de La Bouillerie



La pièce se déroule au cœur du parti travailliste lors d'une campagne électorale en Grande Bretagne. Georges, le candidat, se présente comme un type intègre, un travailliste « pur » du genre à penser que son maître, c'est la justice, alors que celui des conservateurs, c'est l'argent. Mais il doit composer avec les techniques modernes de communication sans lesquelles il n'a aucune chance de gagner. Aussi doit-il se plier aux exigences de son équipe qui, au fil des sondages, modifie ou lui dicte sa conduite et ses discours.

Que peut-on dire, que doit-on cacher ? Certaines choses sont impossibles à dire sous peine d'impopularité. Pourtant, ce qui a fait la force de Georges est son authenticité et son franc parler. Par exemple, il n'a pas le droit de parler d'économie, au risque de ne pas être crédible. Il ne doit pas critiquer la droite sur cet aspect-là et doit même la soutenir publiquement sur le thème de « la Livre forte », car les sondages ont montré que « les gens ont peur de l'irresponsabilité de la gauche ». C'est la droite qui dicte le sérieux en politique économique, lui explique-t-on : impossible de dire autre chose, sous peine de passer pour des irresponsables.

Georges n'est-il devenu qu'une marionnette au service de son parti, guidé non par la force de ses convictions, mais par une stratégie électorale pour gagner « contre l'ennemi », au risque de se dénaturer et de perdre le sens de sa vocation politique ? On sent que cela va mal finir, le ressort tragique est lancé : Georges est un homme de défaite, il aime se mettre en retrait, reculer, parce qu'« il aime trop la tragédie ». On pourrait avancer qu'il y a une pente tragique et sacrificielle chez Georges. Pour éviter le moindre ratage ou lapsus, tout ce qu'il dit est préalablement écrit et il a consigne de ne pas s'en éloigner. Le problème, c'est que cette pente-là va l'amener à sacrifier jusqu'à son propre désir, au nom d'un bien, le Parti.

« Les mots sont aussi l'effet qu'ils produisent. » Cette phrase que Georges prononce pour se justifier de l'impossibilité de dire ce qu'il pense, l'inhibe complètement. Il ne peut plus rien dire puisqu'il ne mesure pas les effets de sa parole. Ou plutôt les sondages prétendent les mesurer immédiatement et il voudrait pouvoir les maîtriser... en vain. Toujours quelque chose échappe. D'où l'horreur de son propre acte. L'analyste sait bien le risque que chacun prend à dire. Quand lui-même fait une interprétation, il ne sait pas à l'avance l'impact de ses paroles, il s'autorise néanmoins à parier sur l'équivoque, sur la surprise, et c'est uniquement dans l'après-coup qu'il peut en mesurer les effets pour l'analysant. Pas d'effet de surprise pour Georges. Il est de plus en plus mesuré. Tout se doit d'être calculé, décortiqué, anticipé, si bien qu'il en devient ennuyeux, convenu et attendu.

Georges finira par conclure sans que l'on sache s'il est sérieux ou non : « Je me dis qu'on n'a qu'à tous être conservateurs. Après tout, ils gagnent toujours (...) si on adhère au parti conservateur, on pourrait faire quelque chose. Je commence à croire que c'est ce qu'on a de mieux à faire. Pourquoi pas ? Comment effectivement mieux *égaler* « l'ennemi » ? Adhérons au Parti conservateur. Et ensuite, on y fout la merde ! » Foutre la merde, voilà ainsi ce qu'il reste quand on ne peut plus rien dire et qu'on est assigné à se taire !

Finalement, cette pièce pose dès sa sortie, en 1993 une question qui semble hanter notre époque. À l'heure du triomphe du capitalisme et du libéralisme, comment est-il encore possible d'être de gauche sans que la bataille ne soit perdue d'avance ?

En 2002, J.-A Miller livrait l'analyse suivante : « l'Homme-de-gauche, au fil du temps, s'avoue successivement ce qu'il savait déjà. Il s'avoue qu'il était réconcilié avec la consommation, et même qu'il en jouit. Il s'avoue qu'il était réconcilié avec la démocratie parlementaire, même ploutocratique. Il s'avoue qu'il était réconcilié avec le capitalisme et avec le marché, même si à reculons. (...) Tout cela, bien entendu, avec des pincettes, et des correctifs, et des mines de dégoûté qui lui assurent qu'il ne se confond en aucun cas avec les affreux de droite, qui sont, eux, sans vergogne. Eh bien, l'Homme-de-gauche s'est avoué tant de choses qu'il ne lui reste plus qu'à s'avouer ceci, à savoir qu'il est mort. » (1) C'est fort de ce constat qu'il propose aussi une autre voie : non pas tant donner consistance à l'Autre électoral, mais « manier avec délicatesse les paradoxes de l'inconsistance logique » et « se réconcilier avec la société du *pas-tout* ».

1 : Miller J.-A., « Tombeau de l'homme de gauche », *Le Monde*, 3 décembre 2002, disponible sur le site de *Lacan Quotidien*, à retrouver [ici](#)



L'Envers de PARIS
THÉÂTRE DE L'AQUARIUM LA CARTOUCHERIE
Collectif THÉÂTRE ET PSYCHANALYSE
Le samedi 19 janvier à 20 heures
L'ABSENCE DE GUERRE
de David Hare. Mise en scène par Aurélie Van den Daele
Représentation suivie d'un débat avec Aurélie Van den Daele et Jean-Daniel Matet psychanalyste, membre de l'ECF
Débat animé par Philippe Benichou
Théâtre de l'Aquarium, Route du Champ de Manoeuvre, 75012 Paris
Réservations : 01 43 74 99 61
Tarif préférentiel si vous vous présentez de la part de l'Envers de Paris
www.enversdeparis.org

L'absence de guerre de David Hare
mise en scène d'Aurélie Van den Daele au théâtre de l'Aquarium

Samedi 19 janvier 2019
représentation suivie d'un débat
avec Aurélie Van den Daele et Jean-Daniel Matet
animé par Philippe Benichou

Soirée organisée par le collectif
Théâtre et Psychanalyse de L'Envers de Paris
Renseignements, [ici](#) et [ici](#)

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)